

Québec français



Chronique du trésor de la Langue française au Québec

Claude Poirier

Number 45, March 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57025ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, C. (1982). Chronique du trésor de la Langue française au Québec. *Québec français*, (45), 20–22.

Un voyage d'étude en Suisse

Cours intensif de géographie pour éducateurs francophones des niveaux élémentaire et secondaire, y compris les enseignants des classes d'immersion

Dates:

Du 6 au 25 juillet, 1982 (trois semaines)

Lieu:

Bergün (Suisse)

Cours offert par:

l'École Normale de la Nouvelle-Écosse, Truro (Nouvelle-Écosse), Canada

Cours assuré par:

Monsieur Henri Rougier
Agrégé de l'Université
Docteur d'État
Professeur à l'Institut de Géographie Alpine de l'Université de Grenoble (France)

Coût approximatif:

2880 \$ (canadiens) Tout compris. (Le prix comprend le voyage aller-retour au départ de Montréal ou d'Halifax, (Nouvelle-Écosse), le logement en chambre pour deux personnes dans un hôtel confortable, tous les repas, les frais de scolarité, de même que toutes les excursions prévues)

Inscriptions:

Limité à 16 participants

Pour de plus amples renseignements et une formule d'inscription, s'adresser sans tarder à:

Mr. Keith Kerr
Director of Continuing Education
Nova Scotia Teachers College
P.O. Box 810
Truro, Nova Scotia B2N 5G5
Canada

Chronique du trésor de la Langue française au Québec



Place à l'utilisateur du dictionnaire

par Claude Poirier

La revue Québec français est fière de présenter à ses lecteurs le premier article d'une chronique régulière sur le lexique québécois. Cette chronique sera préparée par des chercheurs de l'Université Laval qui sont en train de constituer ce qu'on appelle le trésor de la langue française au Québec, (TLFQ) c'est-à-dire une espèce de dictionnaire des emplois lexicaux du vocabulaire québécois de jadis et d'aujourd'hui. Elle aura ceci de particulier qu'en plus d'exposer les résultats des travaux des artisans du TLFQ, elle donnera lieu à un dialogue entre les lecteurs de Québec français et les chercheurs grâce à un questionnaire lexicographique que les lecteurs seront invités à remplir et à retourner.

Il s'agit là d'une expérience qui a déjà été réalisée ailleurs avec succès, et le Comité de rédaction de Québec français espère qu'elle soulèvera l'enthousiasme des lecteurs pour l'information transmise et pour le dialogue proposé. [G.B.]

Le québécois *blonde*

Dans son sens traditionnel, le mot *blonde* évoque l'idée d'une jeune fille avec laquelle on entretient une relation amoureuse stable, conduisant normalement au mariage; son équivalent, en parlant de l'homme, est *cavalier*. Le mot s'applique également, déjà au 19^e s., à l'amie passagère, à la femme avec laquelle on ne veut pas s'engager sérieusement. Ces deux emplois du mot sont d'origine française, ou du moins galloromane. *Blonde* a été en faveur dans la partie nord de la France, jusqu'en territoire suisse romand, au 19^e et au 20^e s. En québécois, le mot *blonde* est attesté depuis 1810; on le rencontre fréquemment dans la lit-

térature et dans la chanson folklorique. Il est encore bien implanté dans l'usage mais il tend à être remplacé par *filles* (niveau familier ou populaire) et *amie* (niveau soigné). Certains lui trouvent aujourd'hui une connotation amusante. Théophile Plouffe, quant à lui, ne s'est pas prononcé sur ce point mais il a fait, à propos de la réalité que recouvre ce mot, la réflexion suivante: «Les femmes! Les femmes! Je connais quelque chose de bien mieux qu'une blonde. Ça dure plus longtemps et on le conduit: un bon bicyclette de course. Une blonde, ça dure deux ans au plus. Ensuite le mariage. Le plus drôle, c'est qu'on peut jamais croire que notre femme, ça a pu être notre blonde.» (R. Lemelin, *Les Plouffe*, 1948, p. 140).

Éléments historiques de la lexicographie québécoise

Il y a déjà plus de trois siècles que les particularismes lexicaux du français du Québec ont suscité la curiosité des lettrés. C'est le Père Potier (milieu du 18^e siècle) qui a été le premier à compiler une liste de mots et d'expressions en usage dans les régions francophones d'Amérique du Nord. Mais avant lui déjà, des voyageurs, des hommes de science et des mémorialistes avaient signalé dans leurs écrits certains emplois caractéristiques des habitants de la Nouvelle-France. L'intérêt pour l'étude du lexique s'est développé surtout dans la seconde moitié du 19^e siècle, au moment où le public cultivé a pris conscience des dangers que représentaient, pour la conservation du français, l'isolement linguistique des *Canadiens* sur le continent américain et la pression considérable exercée par l'anglais. Cet intérêt s'est manifesté par la publication de notes, d'articles, de chroniques dans les journaux et dans les revues et, de façon particulière, par la préparation de manuels de locutions vicieuses et de glossaires. Ces recueils de mots forment, avec les relevés antérieurs, une précieuse collection de témoignages sur l'usage franco-canadien et québécois depuis le 18^e siècle jusqu'à nos jours.

En dépit de cette production abondante, le lexique québécois demeure un sujet d'étude peu exploré. Le principal but poursuivi par les auteurs de ces recueils de mots était de corriger les fautes de langage et non de donner une description systématique de l'usage. Ces travaux sont partiels, ils nous apprennent peu de chose sur la provenance des régionalismes, sur leur répartition géographique, sur le fonctionnement des mots dans le discours, sur la structure du lexique, etc. Le *Glossaire du parler français au Canada* (1930), qui est la principale pièce de la lexicographie québécoise et qui figure parmi les meilleurs glossaires de la francophonie, ne traite pas de ces questions, sauf de façon occasionnelle. Pas plus d'ailleurs que certains autres recueils de mots ou de «dictionnaires» plus récents.

Naissance du Trésor de la Langue Française au Québec (TLFQ)

L'idée de préparer un dictionnaire de la «langue canadienne» a été évoquée pour la première fois de façon précise par Pierre Gardette, dans un article publié dans la *Revue de linguistique romane* en 1954. Ce n'est qu'une

quinzaine d'années plus tard que le projet esquissé par ce chef de file de la dialectologie française a été envisagé. Au début des années 1970, Marcel Juneau, assisté par une petite équipe, a entrepris des travaux préparatoires à une étude en profondeur du lexique québécois; ces travaux ont conduit à la formulation d'un projet que l'Université Laval a soumis au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et au ministère de l'Éducation du Québec en 1977.

Ce projet consiste dans la préparation d'un dictionnaire historique du français québécois, constitué de monographies de mots (ou de familles de mots, quand le lien entre ceux-ci est bien senti, par ex. *japper, jappe, jappement, jappage, jappeux*). Le TLFQ recueille tous les emplois lexicaux «intéressants» du vocabulaire québécois (et, dans une large mesure, franco-canadien) de jadis et d'aujourd'hui. Cet énoncé général appelle évidemment des précisions qui seront apportées au fil de la chronique qu'ouvre le présent texte.

Il est peut-être utile cependant de souligner dès maintenant que le TLFQ, même s'il s'intéresse avant tout à ce qui est spécifique au français d'ici, fournit également de nombreux renseignements sur les mots du français général qui ont cours au Québec: le traitement lexicographique complet des régionalismes a en effet comme conséquence de mettre en lumière les rapports que ces mots entretiennent avec ceux de la langue générale. Dans l'article *bombe*, par exemple, le régionalisme est mis en relation avec ses synonymes régionaux *canard, coquemar* et *siffleux*, mais également avec le mot français *bouilloire*, qui tend de nos jours à dominer dans l'usage (surtout dans *bouilloire électrique*).

L'exemple de la Suisse romande

Parmi les français régionaux, seul celui de la Suisse a fait l'objet jusqu'ici d'une description lexicographique d'importance. Ce travail a donné naissance au *Glossaire des patois de la Suisse romande* (GPSR), en cours de publication depuis 1924. Comme son nom l'indique, ce dictionnaire porte avant tout sur le lexique patois, mais il présente aussi les usages français particuliers aux cantons romands. La préparation de cet ouvrage de haute tenue scientifique a été rendue possible grâce à l'aide d'organismes officiels mais aussi grâce à un appui solide de la part de divers groupes d'enseignants, de

lettrés et de « citoyens ordinaires ». La Suisse romande, petit « pays » d'un peu plus d'un million d'habitants, a été ainsi la première région francophone à s'engager résolument dans l'étude du français non standard.

Le TLFQ présente plusieurs différences importantes face au dictionnaire préparé par nos cousins de la Suisse. La principale de ces différences concerne la documentation de base du dictionnaire. Le GPSR s'appuie surtout sur les données d'une enquête par correspondance effectuée au début du siècle. Les sources du TLFQ sont plus nombreuses et plus variées; elles permettent d'examiner aussi bien la langue de l'époque coloniale que celle de la Révolution tranquille, la langue écrite que la langue parlée, la langue des milieux urbains que celle des milieux ruraux. D'autre part, la situation linguistique du Québec est bien différente de celle de la Suisse romande, où le français et le patois coexistaient encore récemment. Bien sûr, les colons français ont introduit dans le parler de la Nouvelle-France de nombreux termes patois et dialectaux (par ex. *achaler*, *garrocher*), mais c'est toujours fondamentalement le français qui a assumé le rôle de langue commune dans la colonie laurentienne. Sur le plan de l'homogénéité du corpus, le TLFQ est, pour cette raison, avantage par rapport au GPSR.

Les travaux préliminaires du TLFQ

La préparation du TLFQ a consisté principalement jusqu'ici à recueillir la documentation linguistique. En août 1981, l'équipe du TLFQ avait réuni plus d'un million d'exemples à partir du dépouillement de documents anciens (textes d'archives, récits de voyageurs, de missionnaires, etc.), de journaux (de 1764 jusqu'à aujourd'hui), de textes littéraires (presque toute la littérature québécoise, incluant les contes du 19^e siècle répertoriés par Aurélien Boivin), de manuscrits de radioromans et de téléromans (choisis avec l'aide de Pierre Pagé, de l'Université du Québec), d'ouvrages techniques, à partir également d'enquêtes sur le terrain ou par correspondance. À ce corpus s'ajoutent environ un million et demi d'exemples provenant de sources diverses : glossaires et articles portant sur le français du Québec, *Atlas linguistique de l'Est du Canada*, de Gaston Dulong et de Gaston Bergeron, documentation mise à notre disposition par des collègues (enquêtes de Thomas Lavoie, corpus Sankoff-Cedergren, corpus Bureau), etc.

La mise au point du projet du TLFQ a posé de nombreux problèmes d'organi-

sation. C'est que le Québec ne dispose, encore aujourd'hui, d'aucune analyse lexicographique qui aurait pu servir de point de départ. Au moment où a commencé la cueillette des exemples, il était impossible d'évaluer l'ampleur du travail. À mesure que les dépouillements des sources du corpus livraient les matériaux à analyser, les objectifs du dictionnaire se précisaient et l'équipe du TLFQ mettait en œuvre les moyens pratiques de les réaliser.

C'est ainsi que plusieurs instruments de travail ont été développés en vue de la rédaction des articles (guide du rédacteur, bibliographies, liste informatisée des mots étudiés ou du moins relevés dans des glossaires, dans des articles ou dans des notes publiées, programmes informatiques commandant la composition du texte du dictionnaire, etc.).

Ces travaux préparatoires ont conduit à la rédaction d'une cinquantaine d'articles qui sont maintenant stockés sur mémoires magnétiques et qui, pour la plupart, ne requièrent plus que des retouches. Ces articles portent sur des mots bien représentés dans le fichier du TLFQ ou dont l'étude pouvait être abordée avant la fin des travaux de dépouillement. Dans les mois qui viennent, l'équipe de rédaction travaillera à développer ce noyau de monographies lexicales afin de soumettre à la critique un premier recueil d'articles vers le début de 1984. Ce volume provisoire comprendra entre cent et deux cents articles s'échelonnant de A à Z et servira de base à la discussion du contenu de l'édition définitive. L'étape suivante consistera à préciser la nomenclature du dictionnaire au moyen d'un inventaire détaillé des matériaux réunis que nous commencerons bientôt à préparer à l'aide de l'ordinateur. Une fois ce travail terminé, l'équipe sera en mesure d'entreprendre la rédaction des articles par ordre alphabétique.

La participation du public

La publication d'un dictionnaire de langue en plusieurs volumes n'est pas une entreprise de tout repos. Ni pour les auteurs, ni pour l'éditeur. Du point de vue financier, les projets de ce genre ne sont pas rentables; du point de vue scientifique, ils réclament de l'enthousiasme et de la persévérance. Ils ne peuvent se développer que dans un climat de confiance et de collaboration. Aussi est-il essentiel de bien dégager le profil de l'utilisateur virtuel et d'obtenir son appui.

Un grand dictionnaire comme *The Oxford English Dictionary*, qui visait un public bien plus large que celui auquel s'adresse le TLFQ, n'aurait jamais vu le jour sans l'engagement personnel d'une

véritable armée de volontaires qui ont travaillé à constituer le fichier d'exemples, à organiser les matériaux, à rédiger les articles et à les relire. Le *Glossaire des patois de la Suisse romande* est l'aboutissement d'un effort concerté de la part de la communauté romande avec laquelle les auteurs du dictionnaire ont communiqué pendant plus de douze ans au moyen d'un bulletin périodique. Une formule un peu différente a été développée par l'équipe du *Dictionary of American Regional English*, dirigée par Frederic Cassidy (Université du Wisconsin), qui complète sa collection d'exemples au moyen de brefs questionnaires insérés dans diverses publications.

L'idée d'établir un dialogue entre le lexicographe et son public au moment où le dictionnaire prend forme n'est donc pas une idée nouvelle. L'intérêt manifesté jusqu'ici envers le projet du TLFQ est une indication que la chronique qui voit aujourd'hui le jour a de l'avenir.

La chronique du TLFQ

Cette chronique sera formée de deux parties principales. La première, la plus substantielle, renseignera sur les divers aspects de l'activité lexicographique des artisans du TLFQ et traitera de problèmes lexicaux susceptibles d'intéresser le futur utilisateur du dictionnaire. Les lecteurs pourront orienter les auteurs de la chronique par leurs suggestions.

La seconde partie consistera en un questionnaire que les lecteurs seront invités à remplir et à retourner. Le but de cette enquête par correspondance est de recueillir des exemples oraux à travers le Québec et l'Acadie afin de faire du dictionnaire un véritable *Trésor* des usages linguistiques qui ont cours chez nous. Nous avons déjà réuni des milliers d'exemples auprès de correspondants, en Acadie et au Québec, mais plusieurs régions n'ont pas encore de représentants et, jusqu'à présent, nous n'avons pas la possibilité d'encadrer de façon efficace les personnes qui s'étaient offertes à nous aider. Ces bénévoles de la première heure, que nous avons parfois négligés, méritent des remerciements particuliers. Les lecteurs de *Québec français* pourront dorénavant se joindre à ce groupe en répondant, de façon régulière ou non, au questionnaire proposé dans la chronique. Cette forme de collaboration pourra conduire à des échanges plus importants avec certains d'entre eux. Le maintien et le développement du français au Québec requièrent, aujourd'hui comme hier, un engagement concret de la part du public cultivé. La préparation du *Trésor de la langue française au Québec* fournit une belle occasion de mettre en commun les connaissances et les efforts de ceux que la question linguistique intéresse. ■